

Les fidèles sortirent, lentement, en silence ; il y eut dans la rue, un murmure, prolongé, un piétinement. Puis l'église fut déserte ; on vint fermer les portes épaisses et lourdes.

A ce moment deux jeunes filles s'avancèrent du fond de la nef. Leurs mantilles en dentelles, relevées sur le front laissaient voir des joues pâles, des yeux cernés et rougis ; leur démarche lente, affaissée trahissait une grande fatigue.

A la vue de la signora Stella, qu'elles prirent à ses humbles vêtements pour une pauvre, elle s'arrêtèrent et, l'une d'elle mit une pièce d'or dans la main de cette femme en disant, d'une voix tremblante :

—Priez pour nous, ma sœur.

La signora fit un mouvement de révolte, aussitôt réprimé, et prit l'aumône de la belle enfant, dont elle saisit la main pour la baiser.

Alors, suivant du regard les jeunes filles qui s'éloignaient, elle murmura à demi voix :

—Les filles de Lancelot de Peyl m'ont fait l'aumône !... A moi ? Il est donc vrai qu'il y a des anges gardiens...

Quelques instants plus tard, l'étrange créature arrivait à l'angle du palais Villafranca, à l'extrémité de la rue Macqueda.

La bouquetière Deidamia, entourée de grosses gerbes de fleurs, trônait sous un dais de verdure illuminé de lanternes colorés et devisait allégrement avec ses commères, tandis qu'un montagnard de Monréale soufflait dans sa cornemuse.

La signora choisit à l'étalage deux bouquets jumeaux, une touffe de tulipes rouges ceinte d'un cordon de boutons de roses.

Elle y prit deux fleurs, qu'elle mit à son corsage, et, donnant à Deidemia la pièce d'or qu'elle avait gardée jusque là dans sa main :

—Gentille floraja, dit-elle, porte ces deux bouquets aux demoiselles françaises qui habitent le palazzino de la place del Carmine...

—De quelle part, Illustrissime ? demanda la bouquetière, joyeuse de l'aubaine, et stupéfaite d'une telle générosité.

La signora sourit sous son voile :

—Tu leur diras que c'est l'aumône du pauvre au riche !

Elle s'éloigna, saluée de ce mur-

mure de respect qui trahit l'incognito des princesses déguisées, dans la direction de la *porta di Vicari*.

Au delà des remparts, entre l'église des Naufragés et la villa de la Sainte Famille, notre ami Giacomuccio regardait les étoiles, paresseusement couché sur un tapis d'herbe fraîche, au revers d'un fossé, les bras croisés sous sa tête.

La signora Stella surgit tout à coup sur le chemin, à quelques pas de lui. D'un bond il fut debout :

—Maîtresse, je vous attendais, dit-il.

—Viendra-t-il, Amraphel ?

—Maîtresse, il viendra. Cet homme vous haït, mais il vous redoute.

—Allons !

Elle se remit à marcher, un peu en avant de Giacomuccio qui gambadait derrière elle pour se dégourdir les jambes, et qui riait du bout des lèvres à chaque gambade.

Lorsqu'ils eurent dépassé le cimetière des suppliciés, ils tournèrent à gauche et suivirent un petit chemin longeant l'Oreto.

La rivière coulait sans bruit dans son lit aux berges gazonnées, et brillait, comme une traînée de paillettes d'argent, aux clartés pâles des astres.

Une légère brise bruissait dans les branches des orangers, et secouait les guirlandes de pampres suspendues d'un cep à l'autre, dans les vignes.

—Une belle nuit ! se hasarda à dire Giacomuccio, à qui le silence de la campagne déplaisait.

—Que se passe-t-il au Cassero, Amraphel ?

—Ah ! j'oubliais... Notre jeune homme a rencontré le moine. Ils se sont parlé... Il est entré un des premiers au palais, et après lui Scandian, le docteur, le marquis... Clelio est devenu le dernier.

—Ils étaient neuf ?

—Neuf, en comptant l'homme de la police qui est là pour les écouter...

—Messer Stanzin en entendra de belles !...

Sur ces mots, prononcés d'une voix brève, la signora Stella fit un signe qui commandait à son écuyer de se faire, et reprit sa rêverie où elle l'avait laissée.

Ils longeaient la plaine de Santi Erasmo, une grande prairie, aux molles ondulations, coupées de haies vives, de bosquets de myrtes et de jasmins, de cirrilles sombres. Au bout, de blanches villas, aux ferrasses de marbre, aux toits rouges se profilant sur un ciel d'une pureté admirable.

Bientôt ils furent au bord de la mer. Ils vinrent jusqu'au petit archipel des rochers de Tonnarazza, et là, descendant sur la plage, au sable fin et lustré, la signora Stella s'assit sur un bloc de pierre, tandis que le serviteur se cachait à l'ombre d'un platane séculaire, à l'angle du casino Poleo.

A peine s'étaient-ils séparés que le roulement sourd d'une voiture se fit entendre sur la route, et lorsque cette voiture eut dépassé de cent pas le pont de saint Erasme, elle s'arrêta. Quelques minutes plus tard, un homme qui cheminait péniblement arriva devant Tonnarazza ; sa voix cassée et faible retentit :

—Etes-vous ici, Nighmèh Sémma ?

—Je suis ici et je vous attends, répondit la signora Stella et en se levant.

Elle lui désigna du geste une place auprès d'elle. Il s'approcha, tête nue, s'inclina et s'assit.

—Qu'avez-vous, monsieur de Peyl ? demanda la bohémienne. Vous êtes bien pâle... Vos yeux sont égarés, vos mains sont moites, vous tremblez...

—J'ai beaucoup souffert aujourd'hui, répondit-il d'un ton qui décelait un accablement absolu. Je crois que j'ai failli mourir...

—On vous a tourmenté encore ?

—On m'a parlé de mon fils !... Toujours !... toujours ! répéta le comte avec l'accent du désespoir. O Nighmèh, quand ferez-vous cesser mon supplice ?...

—Calmez-vous monsieur de Peyl. Nous touchons au but.

—Il est temps ! mes forces sont à bout. Je m'épuise, et la vie se retire de moi. Je voudrais voir mon fils avant de m'endormir pour l'éternité...

Aucun souffle ne ridait la surface de l'eau, d'un azur foncé, strié d'écume blanche. Les vagues, à peine soulevées, déferlaient doucement sur la grève, avec un mur-